

Jean-Paul Dominici

Mystères

la saga de Paul de Kerjean

éditions les trois clefs

publié via Bookelis

photo de couverture : Delmee- Pixabay

Sale affaire
rue de Paradis

Philippe Dunoyer de Peyregand, le PDG de la Société de Services Informatiques Groupe Marbeuf, qui est située tout près des Champs-Élysées, saisit avec nervosité son téléphone pour appeler sa consœur, la charmante Adielle Moyshe.

La patronne de Logisystèmes est en effet une vieille amie, avec laquelle il lui arrive parfois de faire d'agréables sorties coquines, des extras, qu'il qualifie d'exotiques, dans un très chic club libertin de la capitale, les célèbres **Merveilles**.

— Bonjour ma grande, murmure-t-il dans le combiné.

— Oh bonjour toi. Tu n'es donc pas encore entré en réunion, ce matin?

— Si, si, enfin, je vais y aller, mais auparavant je voulais savoir si je pouvais annoncer la bonne nouvelle à mon équipe.

— Il me semble que c'est un peu prématuré, tu ne penses pas, Philippe, parce que je viens juste d'embaucher un nouveau directeur commercial, un bon, un très bon, même, et je pense qu'il pourra m'aider à redresser la barre, qui est en ce moment un peu voilée, je le reconnais, de Logisystèmes.

— Un nouveau directeur commercial, Ah Ah Ah Ah, s'amusa Philippe, tiens donc ! Et il est super craquant, ce jeune homme, je suppose! J'espère au moins que tu n'as pas l'intention de l'épouser tout de suite, celui-là !

— Arrête tes vaticinations, s'il te plaît, Philippe. Tu sais bien que je ne n'épouse plus personne, surtout après le coup que m'a fait ce petit salaud de Michael.¹ Je me suis quasiment résignée à devenir une vieille célibataire, tu vois, le virus de la sagesse me vient petit à petit, avec les années, qui passent, qui passent...mais qui passent un peu trop vite, à mon goût !

— Tu étais pourtant prévenue, ma chérie. Je crois bien t'avoir dit au moins cent fois que tu ne devrais plus prendre tes amants sur les bancs de la maternelle !

— Il avait quand même 27 ans, Philippe, ce n'était plus vraiment ce que j'appellerais un enfant, se défendit-elle avec vivacité.

Cette réflexion, dont il considéra qu'elle était des plus naïves, fit beaucoup rire Philippe.

— Ah Ah Ah, c'est bien ce que je disais, tu es vraiment trop primaire, toi, et qu'est-ce que tu crois qu'ils cherchent, les mecs de 27 ans, à se marier, ou tout simplement à te sauter, à se caler bien au chaud entre tes cuisses, que je trouve parfois un peu trop accueillantes, si je peux me permettre de te parler franchement, mon amour !

Cette année là, la séduisante patronne de Logisystèmes avait subi, il est vrai, une cruelle déception.

Car, subjuguée par sa beauté et les fantastiques compétences de manager de ce garçon, pourtant récemment arrivé de sa lointaine province, elle avait sérieusement envisagé d'épouser Michael Maillard¹, son jeune et charmant directeur des Ressources Humaines.

Elle avait tout prévu, afin d'aller à l'extrême bout de ses délires amoureux, jusqu'à la prestigieuse descente des Champs-Élysées en carrosse, qui serait tiré par deux chevaux blancs somptueusement harnachés. Puis viendrait ensuite la fastueuse réception au très chic restaurant du Pré Catelan, au cœur du bois de Boulogne, qui était le lieu de rendez-vous le plus renommé du milieu juif parisien des affaires, où elle se voyait déjà entourée, fêtée et admirée par le gratin du Tout-Paris.

Elle avait simplement sous-estimé un petit détail, qu'elle avait pensé être sans importance, la hargne de Coralie, la rusée et diabolique compagne du garçon, qui s'était montrée trop attachée à son homme pour le laisser aussi facilement s'envoler vers ses bras. Celle-ci avait en effet si bien comploté et manœuvré en tous sens qu'elle avait réussi à faire capoter l'affaire, et au final à récupérer son homme, qui lui avait même fait dans la foulée, abomination suprême, le bébé auquel elle aspirait depuis longtemps.

Adielle avait eu beaucoup de mal à se remettre de cette méchante déconvenue, mais elle s'était néanmoins consolée quelques mois plus tard en jetant son dévolu sur un garçon de son entourage, le jeune et charmant fleuriste auquel elle avait confié la décoration de ses bureaux. Encore quelqu'un de trop jeune, et surtout, de profondément immature, avait alors pensé Philippe, qui l'observait toujours avec la plus grande attention, même si c'était de loin.

Benjamin avait néanmoins fini par obtenir ce qu'il désirait le plus au monde, ce dont il n'aurait jamais osé rêver, s'il n'avait pas croisé, en exerçant son métier de fleuriste, la route de la délicieuse Adielle. La séduisante patronne de Logisystèmes l'avait en effet installé dans une luxueuse boutique située près de la Tour Eiffel, et elle lui avait aussi acheté un sympathique petit appartement refait à neuf dans un passage en voie de rénovation, au cœur du quartier des halles. Là il nous faut admettre que l'ensorceleuse quadragénaire était prête à tout pour s'attacher la reconnaissance et l'amour de ce beau garçon, et ainsi n'avoir pas à revivre la traumatisante mésaventure qu'elle avait connue avec son prédécesseur, le séduisant et troublant Michael.

Paul de Kerjean, le nouveau directeur commercial de Logisystèmes, s'installa à son bureau en vue d'entamer une nouvelle journée de travail. Il était motivé et il éprouvait une forte envie d'en découdre. Il avait dans ses fichiers les principales entreprises de la région parisienne à prospecter pour satisfaire ses appétits, qui n'étaient pas petits petits.

Adielle arriva à cet instant même.

— Mon cher Paul, l'interpella-t-elle vivement, si je peux me permettre de vous donner un conseil, mais je peux, n'est-ce pas, n'allez jamais, au grand jamais, vous installer à la campagne, en espérant que votre vie va s'en trouver améliorée. Parce que c'est enfer et damnation pour rentrer en voiture dans Paris le matin, le savez-vous? Joseph a mis deux heures pour arriver jusqu'ici. Et ma comptable, cette innocente, qui me conseille de faire des économies ! Heureusement que la Mercedes est confortable, et que je peux téléphoner à ma guise avec mon merveilleux Radiocom. Ainsi, grâce à cette invention extraordinaire, enfin je ne perds plus bêtement mon temps dans ces maudits embouteillages !

Le train de vie d'Adielle semblait particulièrement onéreux à Paul, mais ce n'était certainement pas son problème, car il avait d'autres chats, et des plus sérieux, à fouetter. Elle possédait un grand appartement richement meublé rue Lafayette, et elle était aussi propriétaire d'une résidence secondaire, une ancienne discothèque, qui était située dans le centre de Barbizon, le célèbre village des peintres. Et elle

entretenait de surcroît un personnel de maison pléthorique, dont le point d'orgue était ce chauffeur, une sorte de grognard napoléonien aussi paillard que moustachu, dont quelqu'un qui aurait tout ignoré du goût quasi exclusif de la séduisante Adielle pour les très jeunes hommes, aurait pu imaginer qu'il exerçait aussi des fonctions plus intimes à d'autres moments de la journée, et plus particulièrement le soir.

Tout se passait donc à nouveau pour le mieux dans la vie de l'engageante chef d'entreprise, tandis que les plaies qui furent ouvertes lors d'un récent passé se refermaient lentement, mais sûrement.

Cependant, depuis le 16 janvier 1991, plus rien n'allait comme auparavant. C'était ce jour-là, en effet, que le président François Mitterrand avait annoncé, à la surprise générale, que la France venait d'entrer en guerre, au côté de ses alliés, contre l'Irak. Dans les grandes entreprises, ce fut immédiatement le sauve-qui-peut général. Face à la cruelle incertitude économique générée par ce nouveau conflit armé, un coup d'arrêt brutal fut donné à tous les projets informatiques d'une certaine envergure.

Philippe, quant à lui, était heureux d'avoir organisé un beau voyage en Thaïlande pour fêter les 48 ans de Cécile, son épouse. Il allait enfin pouvoir baisser un peu les bras et laisser de côté tous les soucis qui lui empoisonnaient quotidiennement l'existence.

Ce fut un agréable voyage qui le combla et lui permit de plus de se rapprocher, sentimentalement, autant que physiquement, de son épouse, qui lui avait offert à cette occasion les plus délicieux et coquins des gros câlins. Il fit le plein de merveilleuses découvertes, de ciel bleu, de montagnes, de jungles, de très agréables massages, médicaux ou sexys, d'éléphants, d'îles désertes aux longues plages de sable blanc, mais il avait bien fallu se résigner à rentrer, avec une belle branche d'orchidées gentiment offerte par leurs guides dans les bras.

2

Cette nuit là, Amélie Dupanloup dormait paisiblement auprès de son époux, comme d'habitude, dans la quiétude de l'appartement qu'ils avaient acheté quelques mois auparavant rue de Paradis, pour y vivre paisiblement leur retraite, à

proximité de ces théâtres, qu'ils affectionnaient tant, et dont ils regrettaient de ne pas avoir suffisamment profité durant leur intense vie de labeur à la Société Générale.

Ils se montraient plutôt satisfaits de cette acquisition. La rue était calme, tandis que dans la journée le soleil éblouissait avec force les vastes baies vitrées orientées plein sud.

Cependant, pour l'heure, il semblait bien qu'il y ait un problème. Des gouttes d'eau tombaient en effet sur son visage à intervalles réguliers, ce qui avait fini par la réveiller. Alors elle réveilla à son tour son époux, qui se retourna lourdement en bougonnant.

— Qu'est-ce, qu'est-ce qui se passe ? Mais, ce n'est pas encore l'heure de se lever, Amélie!

— Regarde, Robert, il y a de l'eau qui tombe sur moi.

— De l'eau! Mais où ça, où vois-tu de l'eau, ma chérie?

— Là, sur moi, mais, regarde, espèce de vieux con !

Robert Dupanloup dut se rendre à l'évidence lorsqu'une nouvelle et grosse goutte tomba sur sa main.

— Merde ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Ça tombe beaucoup ?

— Non, pas beaucoup, mais ça tombe régulièrement.

— Depuis longtemps ?

— Je ne sais pas, parce que ça vient tout juste de me réveiller.

— Et tu n'as rien remarqué quand nous nous sommes couchés?

— Non, il n'y avait rien d'anormal.

— Il doit y avoir une fuite là-haut, il faudra leur signaler ça demain.

— Demain ! ?

Amélie, qui était maintenant bien réveillée, fit un furieux bond dans le lit pour dire : « Mais cette flotte va abîmer les peintures, Robert, et elles sont toutes neuves, tu te souviens du prix que ça nous a coûté, tout ça ! »

Alors Amélie, exacerbée, se fit encore plus pressante.

— Il faut arrêter cette fuite, et il faut l'arrêter tout de suite, Robert !

Le pauvre homme en tremblota comme tremble une feuille morte :

— Et comment veux-tu faire, chérie? Il n'y a personne dans cette boîte en pleine nuit. Quelle heure est-il, au fait?

— Trois heures.

— Ils n'arriveront pas avant neuf heures, tu le sais bien....

Encore six heures à attendre, mais ce n'est pas possible, ça, Robert, on ne peut pas attendre aussi longtemps !

Amélie était déjà fort contrariée, quand une nouvelle goutte vint s'écraser sur son visage, une grosse goutte, qui fut bien plus volumineuse que les autres !

— Il faut absolument faire quelque chose, chéri, et il va falloir le faire vite, vite, parce que tu vois bien que ça s'aggrave !

Elle lui jeta un regard en biais, mi moqueur mi agressif, pour lui dire : « Mais bouge-toi donc, mon Dieu, mais qu'est-ce que tu peux être mollasson, mon pauvre ami ! Oh, tu sais que tu vieillis bien mal, toi, qu'est-ce que ça va donner dans dix ans, cette histoire, dis-moi! » Ainsi que vous pouvez vous en rendre compte, toute la rancœur qu'elle avait accumulée vis à vis de son époux au fil de ces longues années de vie commune, une hostilité qui avait succédé au délicieux enthousiasme de la jeunesse, remontait à présent à la surface, comme des bulles qui seraient pressées d'atteindre la surface d'une coupe de champagne.

— Ramolli de la carcasse, ratatiné du cabochon, bande-mou, l'invectiva-t-elle méchamment !

On ne va quand même pas se laisser inonder sans réagir, mais, c'est fou, ça, alors bouge-toi donc, vieux con !

Le pauvre Robert, qui avait d'abord été simplement agressé, se sentit enseveli sous cette volée de bois vert, qui lui tomba dessus en remettant violemment en cause son intégrité physique, et jusqu'à sa virilité, qui était certes défailante, mais, à son âge, était-il bien raisonnable de lui en demander plus, ne put bien sûr pas faire autrement que de se lever.

— Oui, oui, calme-toi, chérie, je m'en occupe, je m'en occupe tout, tout de suite...

Il alluma la lumière en tâtonnant sur sa table de nuit, puis il enfila une robe de chambre et il chaussa ses vieilles pantoufles bleues marine pour se diriger, à petits pas traînants, vers le séjour.

— Je vais téléphoner aux pompiers, dit-il calmement. Ils sauront bien ce qu'il faut faire, eux, c'est leur métier, après tout, de s'occuper de ce genre de conneries, non ?

— Et surtout dis-leur bien que c'est urgent, maugréa Amélie.

Moins d'une heure plus tard le lourd véhicule des pompiers se gara silencieusement, comme en catimini, le long du trottoir de la rue de Paradis, qui était déserte à cette heure, au pied du bel immeuble en pierre de taille qui abritait aussi les bureaux de la société Logisystèmes, ainsi qu'en témoigna la plaque de cuivre vissée sur le mur. Un jeune pompier monta vers l'appartement des Dupanloup pour s'assurer de la véracité de leurs dires. Il y avait tant de plaisantins et de fausses alertes, un peu comme si la priorité du moment était de leur faire perdre au maximum leur temps ! Dans la chambre du couple il constata, presque avec un ouf de soulagement que, effectivement, une large auréole d'humidité récente maculait le plafond.

Il redescendit faire part de ses observations à son supérieur, qui décida d'intervenir sans plus tarder.

Ils grimpèrent jusqu'au cinquième, et arrivés là, ils se trouvèrent bloqués par une porte blindée qui donnait directement accès aux locaux de l'entreprise. Celle-ci était solidement fermée et leur passe ne permettait pas d'ouvrir ce type de serrure de sécurité. Ils décidèrent alors de passer par l'extérieur.

Dans la nuit parisienne la grande échelle s'éleva avec un léger cliquetis, qui fut souligné par le doux ronronnement du moteur tournant au ralenti, vers le cinquième étage. Trois hommes y grimpèrent. Ils n'eurent aucun mal à pénétrer dans les locaux déserts en passant par une fenêtre qui était par chance restée entrouverte.

Une seule lampe était allumée, alors ils actionnèrent tous les interrupteurs, et ils se retrouvèrent au cœur d'un vaste local, éclairé à giorno par des dizaines d'halogènes, qui ressemblait un peu à une boutique de fleuriste. Mais à y regarder de plus près, les boxes alignés le long du mur, qui étaient tous équipés de bureaux et d'ordinateurs, évoquaient plutôt un bureau, un open-space, plus exactement, une de ces nouvelles structures de travail qui étaient à la mode depuis quelques années. Ils firent le tour de la grande pièce et ne tardèrent pas

à découvrir une porte sous laquelle suintait un mince filet d'eau.

« On dirait que ça vient de là », fit l'un d'eux.

Le plus gradé de l'équipe s'avança et ouvrit la porte avec précaution. Qu'allait-il trouver là derrière? Une image issue des bandes dessinées de son enfance surgit avec vivacité dans son esprit, qui était calé sur une ambiance de milieu de nuit : « Peut-être est-ce un de ces facétieux dragons noctambules qui fait paisiblement son petit pipi », se dit-il

Il pénétra dans la salle d'eau éclairée par des appliques murales et là il s'arrêta net, tandis que ses yeux écarquillés restèrent solidement rivés sur le sol. Il se retourna alors vers ses hommes pour s'exclamer d'une voix forte : « Merde, appelez l'ambulance, tout de suite, et le docteur, aussi, appelez le docteur, vite, les gars ! »

Un spectacle insolite s'offrait en effet à leurs yeux incrédules.

Une belle femme, qui semblait âgée d'une quarantaine d'années, gisait, à moitié nue, ses vêtements étant en lambeaux, en travers du bac de la douche. Un mince filet d'eau gouttait doucement du pommeau, générant les dégâts qu'ils avaient constatés à l'étage en dessous.

— Et appelez aussi le commissariat du dixième. Il faut qu'ils envoient quelqu'un ici tout de suite.

Moins d'une heure plus tard, c'en était fini de la légendaire tranquillité de la rue de Paradis.

Le véhicule de secours du médecin des pompiers arriva sirène hurlante, de même que la petite voiture de patrouille blanche et bleue qui avait été dépêchée par le commissariat du quartier.

Le médecin fit rapidement savoir qu'il n'y avait malheureusement plus rien à faire, la personne étant décédée, et cela manifestement depuis déjà plusieurs heures !

Le jeune lieutenant de police du dixième arrondissement, arrivé sur les lieux, procéda aux premières constatations. Il prit quelques photos, suivant en cela le strict protocole qui lui avait été enseigné lors de sa formation. Il ordonna que deux hommes restent sur place jusqu'à l'arrivée du personnel de l'entreprise. Il n'était que six heures du matin, ils devraient

donc rester là au moins jusqu'à neuf heures. Il informa par radio le commissaire des faits qu'il venait de constater, à savoir la présence d'une jeune femme décédée dans la douche d'une entreprise située rue de Paradis. Les premières constatations permirent de relever que la personne était en partie dévêtue et présentait des signes manifestes de violence. Son chemisier était déchiré, on pouvait noter la marque résiduelle d'un coup sur sa joue droite ainsi qu'une importante contusion à l'arrière du crâne. Les locaux, eux, paraissaient en ordre, à part peut-être quelques pots de fleurs qui avaient été renversés. Ils ne semblaient pas avoir été fouillés ni même visités. Par ailleurs, on avait retrouvé cinq mille francs et des papiers d'identité au nom d'Adielle Moyshe dans le sac à main de la victime, qui était resté posé bien en évidence sur son bureau, ainsi que deux bouteilles de Glenfiddish vides, toujours dans le bureau. Des traces, qui semblaient être dues à des vomissures récentes, maculaient la moquette en plusieurs endroits.

L'inspecteur laissa deux hommes en faction à la porte de l'établissement, et il appela les techniciens de la police scientifique. Ceux-ci arrivèrent aussitôt avec leur matériel sophistiqué dans le but de relever les indices et de geler ce qui se présentait de toute évidence comme une scène de crime.

Lorsque le jeune policier quitta les lieux, il était manifestement éprouvé. Il faut dire qu'il n'avait pas encore eu l'occasion de voir de cadavres dans sa jeune carrière. Celui de cette belle femme à demi-nue, effondrée au fond du bac de sa douche dans une attitude tragiquement impudique, comme une grande poupée désarticulée, l'avait profondément choqué. Il se rendit à l'étage du dessous pour interroger les Dupanloup. C'étaient eux qui avaient donné l'alerte, d'après les pompiers.

Amélie Dupanloup le reçut aussi aimablement que l'on reçoit un jeune chien dans un jeu de quilles. Elle s'exprima d'une voix haut perchée, et sur un ton désagréable, un peu comme si elle voulait mettre en fuite un maraudeur.

— Mais qu'est-ce qui se passe, enfin? En voilà du ramdam, pour une simple fuite!